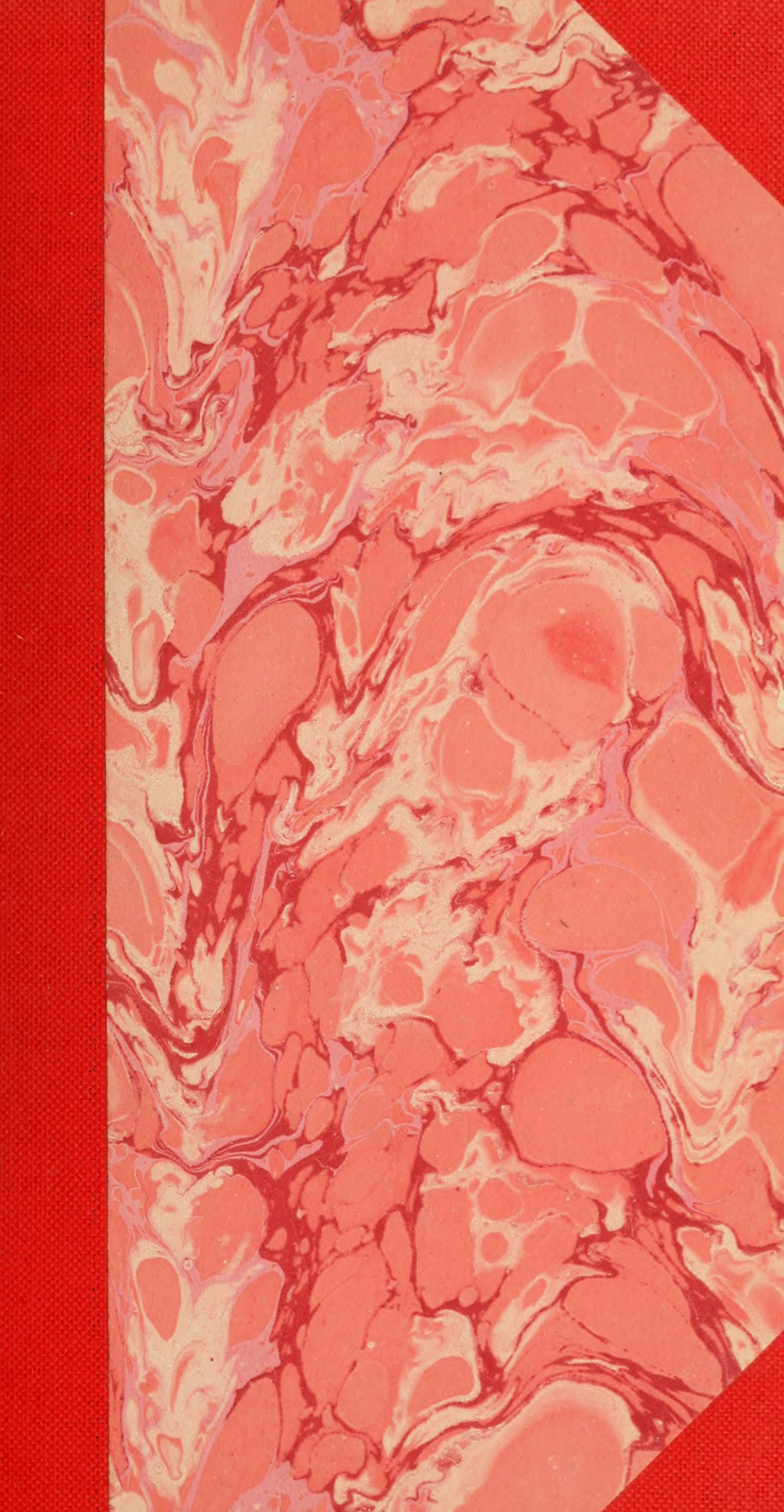
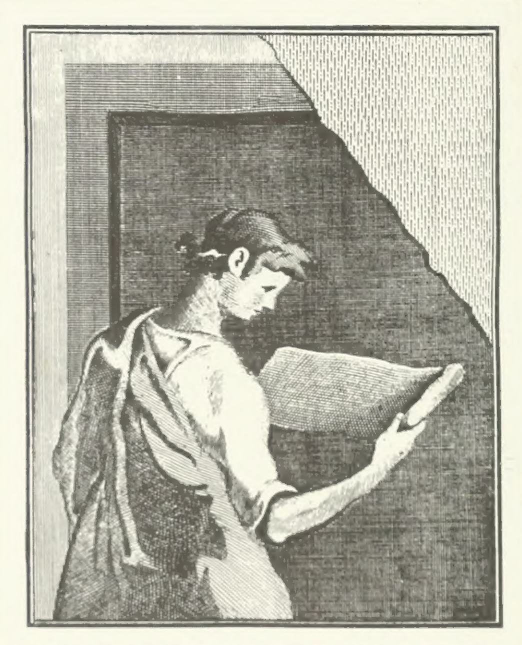




PARIS-SALON

Paris. — Imp. E. Bernard & Cie, 75 et 77, rue Lacondamine.

PARIS-SALON
1882

PAR

LOUIS ÉNAULT

2me VOLUME



PARIS
E. BERNARD ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
75 ET 77, RUE LACONDAMINE, 75 ET 77
4, RUE DE THORIGNY, 4

1882



PRÉFACE

Nous tenons aujourd'hui la parole que nous donnions à nos lecteurs au moment où nous publiâmes le premier volume du Paris-Salon 1882. Voici le second. Nous payons ainsi une dette contractée envers les artistes, qui ont donné à notre œuvre tant de marques de sympathie et des encouragements si précieux, et envers le public, qui a récompensé nos efforts en nous mettant si vite dans la nécessité de préparer la seconde édition de notre premier volume.

Nous ne nous étions pas trompé, quand nous

avons cru répondre à un véritable besoin en entreprenant la publication annuelle du PARIS-SALON. Nous espérions bien mériter ainsi et des peintres et des amateurs. Maintenant que, par deux fois, l'événement nous a donné raison, nous avons le droit de dire que l'ŒUVRE du PARIS-SALON est fondée, et de donner l'assurance qu'elle se poursuivra désormais d'année en année, avec le concours d'un éditeur dévoué autant que nous-même à l'ART et aux ARTISTES ; par nous, tant que nous aurons la force de tenir une plume, et, après nous, par de plus jeunes et de plus vaillants. — Mais elle ne périra point.

LOUIS ÉNAULT.

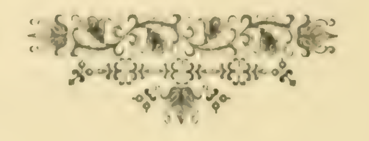


TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR

NOMS D'AUTEURS

HAGBORG	*La Récolte de pommes de terre.*
HÉBERT (Ernest)	*Warum ?*
HYON.	*Cuirassiers en reconnaissance (janvier 1871).*
JEANNIOT (Georges)	*Les Réservistes.*
LAURENS (Jean-Paul)	*Les Derniers Moments de Maximilien, empereur du Mexique.*
LE ROUX (Hector).	*Pêcheurs.*
LESSIEUX (Ernest).	*Parc en Saintonge (dessin).*
LUBIN	*La Grève des forgerons.*
LUMINAIS	*Pendant la guerre.*
MARIE (Adrien)	*Les Pauvres chez le lord-maire, le lendemain du grand banquet (Londres).*
OUTIN	*L'Agneau vendu.*
PELEZ	*Irréconciliables.*
PETIET (Mlle Marie)	*Blanchisseuses.*
PUVIS DE CHAVANNES	*Doux Pays.*
SARGENT	*El Jaleo ; danse de gitanes.*
SEGÉ.	*Les Châtaigniers de Beauvoir (Loiret).*
TOUDOUZE.	*Triomphe de Diane (plafond).*
WAGREZ	*Quadrige de l'Amour.*
WORMS (Jules)	*Un Écrivain public.*





ADAN

SOIR D'AUTOMNE

Voici plusieurs années déjà que je suis avec un très sincère et très vif intérêt les expositions de M. Emile Adan, chez qui j'ai rencontré un sentiment de la beauté féminine, aussi délicat que profond. Je connais de lui de petites scènes d'intérieur, dans lesquelles la femme tient toujours le rang qui lui appartient,— je veux dire le premier, — et qui sont d'une grâce aimable et d'un charme pénétrant.

Mais jamais peut-être l'habile artiste n'était arrivé à une telle puissance d'effet : jamais il ne

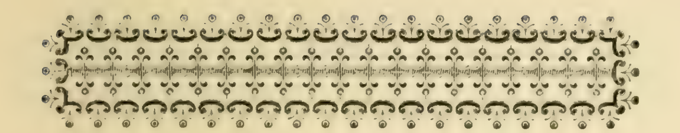
s'était élevé à une aussi sincère et aussi réelle émotion.

Comme composition, rien de plus simple.

C'est l'automne : les premières et cruelles gelées ont enlevé leurs feuilles aux rameaux dépouillés et elles jonchent le sol, sur lequel le vent les promène, comme de légers flocons mordorés. A l'angle de la vaste terrasse que décore une majestueuse avenue de platanes superbes, une jeune femme, dont la silhouette s'emporte sur le ciel pâle avec autant d'élégance que de vigueur, jette au loin de longs regards mélancoliques sur la campagne attristée ; entre sa physionomie attrayante et si sympathique et le paysage qui l'entoure, il y a une harmonie qui augmente l'impression générale de l'ensemble. On passerait de longues heures, malgré la froidure de novembre, à contempler cette belle rêveuse, sans oser lui demander à quoi ou à qui elle pense. On la voit : c'est assez.

M. Émile Adan a obtenu, je crois, une médaille. — Celle-là, du moins, n'est pas volée.





BALLAVOINE

LES AQUARELLISTES

ALLAVOINE n'aurait-il pas d'autre mérite que celui de savoir choisir ses sujets, ce serait assez déjà pour assurer le succès de ses tableaux. Pour certaine classe de visiteurs du Salon, le choix d'un sujet, c'est beaucoup. A ceux-là, M. Ballavoine est toujours sûr de plaire. N'est-ce pas là le grand point ? Très épris de la beauté féminine, et plus encore peut-être des grâces printanières de la jeune fille dans la prime fleur de ses seize ans, il a le bonheur d'avoir autour de lui un groupe d'ado-

rables modèles, qui ne me semblent point destinés à courir l'atelier banal, et qui me font, au contraire, l'effet de ne poser que pour lui. Aussi, quand je regarde ses tableaux, me semble-t-il que je viens m'asseoir au foyer de quelque bonne famille, où la mère, presque aussi jeune que ses filles, n'a cessé de les entourer d'une surveillance adoucie par la tendresse, et les a élevées dans la confiance et dans l'amour. Si elles n'étaient que jolies, elles ne seraient pas ce qu'elles sont : ce que l'on aime en elles, c'est moins encore l'élégance de leurs personnes et la régularité de leurs traits que le charme attrayant de leur physionomie sympathique, où ne respirent que de bons sentiments, où tout révèle de franches et loyales natures. Regardez plutôt le tableau intitulé les *Aquarellistes*, et que reproduit notre PARIS-SALON, et, si vous avez l'âge d'être père, osez dire que vous ne seriez pas heureux d'avoir quatre filles comme celles-là, — au moins jusqu'au jour où il vous faudrait donner des dots à quatre coquins de gendres, pour les payer de bien vouloir vous les prendre!





BARILLOT

LE MARCHÉ DE QUETTEHOUX

ARILLOT est un des travailleurs les plus résolus, les plus consciencieux et les plus ardents que je connaisse. Il est bien ce que l'on peut appeler un vrai fils de ses œuvres. Il a connu les angoisses des débuts et les difficultés des carrières encombrées, où chaque pas que l'on fait se heurte à un obstacle. Il a triomphé de tout, à force d'énergie, de persévérance et de courage. Il a dû traverser une usine de fabricant avant d'entrer dans l'atelier d'un peintre.

Il est vrai que ce peintre s'appelait Bonnat, et que

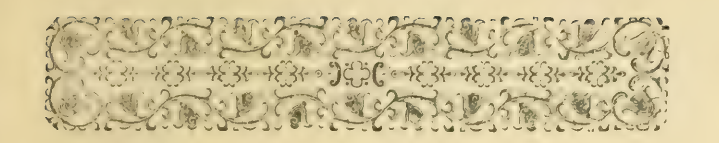
le jeune homme reçut de lui de précieux enseignements.

Mais l'artiste ne tarda pas à comprendre que la véritable école, pour lui, c'était la nature. Il se mit à la regarder face à face, et à l'étudier partout, en Hollande et en Bresse, en Bretagne et en Normandie, en Alsace et en Lorraine. Le paysage l'attirait ; mais le paysage avec les animaux, qui lui donnent sa note animée et vivante.

C'est après cette préparation, à la fois lente et forte, qu'il osa enfin aborder le SALON, où il fut promptement remarqué. C'est qu'il est bien peu d'artistes, parmi les peintres de la jeune génération, qui connaissent mieux que lui les animaux qui peuplent nos fermes, et qui sont la richesse de nos campagnes.

Voyez plutôt le joli tableau que reproduit notre PARIS-SALON. Bêtes et gens sont également bien posés, et les types également bien caractérisés, qu'il s'agisse du paysan ou de ses vaches. Tout cela est net, ferme et accentué, et il n'est pas besoin d'y regarder à deux fois pour reconnaître l'œuvre d'une main habile et sûre d'elle-même, mise au service d'un esprit observateur et sagace.





BERNE-BELLECOUR

MANŒUVRE D'EMBARQUEMENT

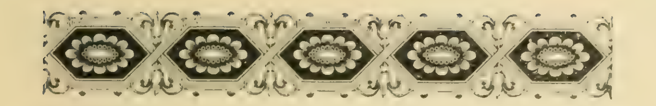
EPUIS le fameux *Coup de canon* dans la tranchée, qu'il sut tirer avec tant d'à-propos, à l'une des Expositions qui suivirent la guerre maudite de 1870-1871, et qui sembla donner à la Renommée le signal de chanter sa gloire avec ses trompettes les plus retentissantes, M. BERNE-BELLECOUR s'est voué aux choses militaires, qu'il traite avec autant d'habileté que de conscience, et cette habileté et cette conscience ont été récompensées par le plus vif succès. On peut dire qu'aujourd'hui l'artiste dont le PARIS-

SALON reproduit un des plus beaux tableaux occupe un rang tout à fait distingué parmi les peintres voués à la gloire de nos armées.

Regardez plutôt cette *Manœuvre d'embarquement* d'un régiment de cuirassiers dans les wagons du chemin de fer, et vous n'aurez pas besoin de vous y reprendre à deux fois pour vous apercevoir qu'à toutes ces qualités pittoresques que le peintre ne doit jamais oublier, parce qu'elles sont la condition même de son succès, il joint, dans une mesure bien remarquable, des mérites d'exactitude dont j'ai entendu plus d'une fois les gens du métier s'étonner tout en les admirant. Quel ordre admirable dans l'activité même !

Comme exécution du morceau, jamais peut-être Berne-Bellecour ne s'était élevé plus haut que dans cette *Manœuvre d'embarquement*. Il est difficile d'arriver à un relief plus puissant que celui-ci. Il est tel personnage qui se détache de son groupe avec la même netteté que s'il se trouvait en plein air, et non dans un cadre. On remarquera aussi certaines physionomies singulièrement énergiques, vraiment typiques, et qui vous restent dans les yeux et dans l'âme, comme les portraits de gens que l'on aurait connus.


E. Berne-Bellecour



PIERRE BEYLE

PÊCHEUSES DE CRABES

Voici déjà longtemps que M. Pierre Beyle s'est voué avec un très réel succès à la reproduction des scènes de la vie populaire, et il a trouvé assez de succès dans ce genre pour n'avoir plus beaucoup de mérite à lui rester fidèle.

On peut dire que ces *Pêcheuses de crabes*, au milieu des rochers de la côte de Dieppe, nous montrent la nature prise sur le fait par un homme qui sait voir, et qui sait aussi rendre ce qu'il a vu.

Le sujet, par lui-même, n'a rien d'empoignant et

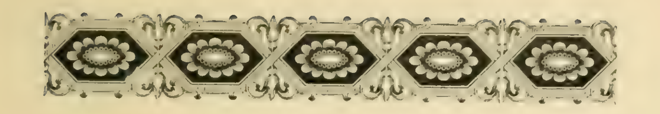
n'a pas exigé de trop longues recherches. Quiconque s'est promené, ne fût-ce qu'un jour, sur nos rivages normands l'aura eu sous les yeux vingt fois pour une.

Elles s'en vont, pieds nus, munies d'un sac ou d'un panier, armées d'un crochet de fer à l'aide duquel on les voit soulever les pierres qui abritent le crustacé délicat dont les Parisiens se montrent si friands pendant leur villégiature au bord des flots — et c'est tout !

Mais ce qui fait le mérite de M. Beyle, ce qui le met tout de suite hors de page, c'est la netteté énergique des types qu'il sait ou créer ou tout au moins interpréter, en leur donnant toujours un accent bien personnel ; c'est aussi l'intensité d'expression qu'il sait communiquer à tous ses personnages.

Voyez plutôt la jeune pêcheuse appuyée aux roches du premier plan, debout, immobile, penchée sur le gouffre, et sondant au loin l'abime des mers. Cette figure ferait à elle seule tout un tableau.





CHRISTOPHE BISSCHOP

LA SAINTE CÈNE EN FRISE

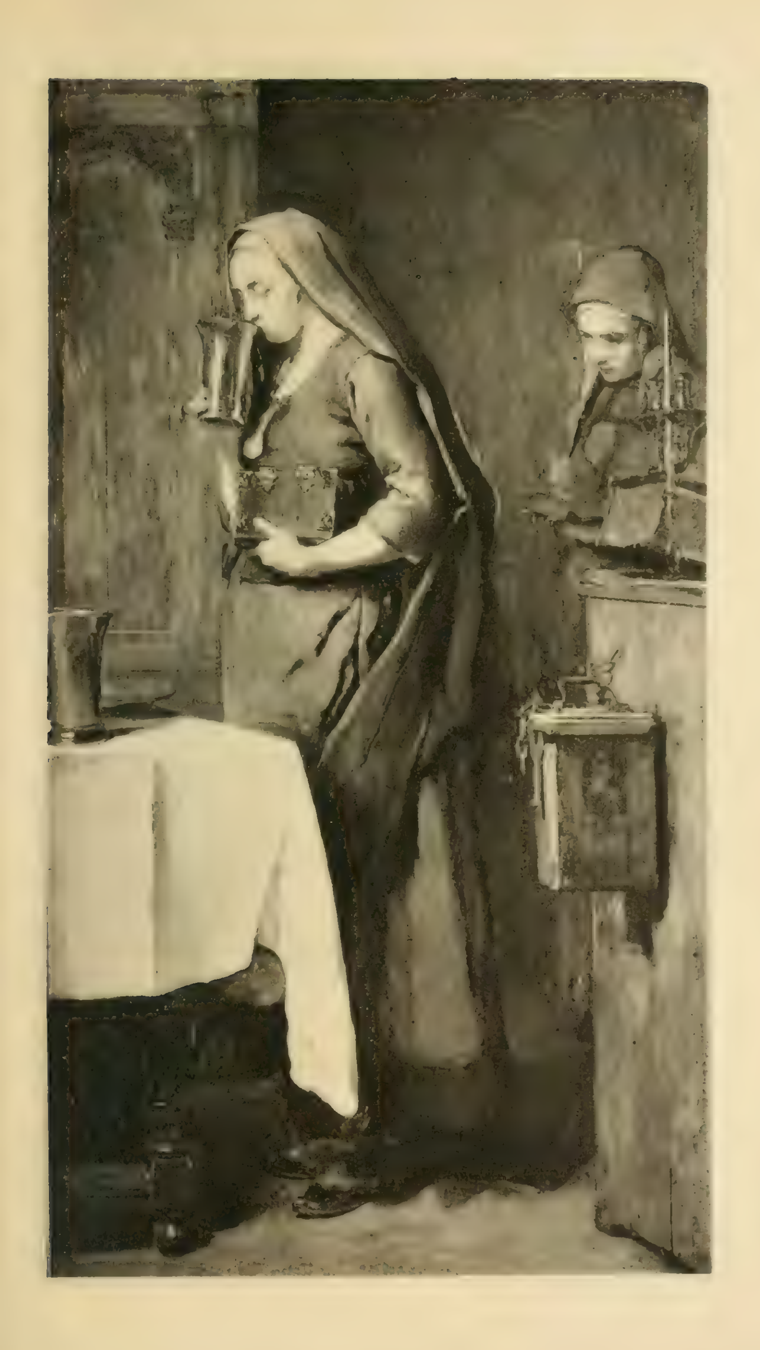
ILS sont là une demi-douzaine de Hollandais avec lesquels la critique doit compter, et qui, à eux seuls, pourraient faire une petite exposition, et cette exposition-là ne manquerait certes pas d'intérêt. Avant moi, vous avez nommé les OYENS, les MESDAG, les ISRAELS et celui-là même que je citais tout à l'heure, BISSCHOP.

La critique, attentive à leurs œuvres, les tient depuis longtemps en haute estime, et, pour mon compte, je trouve que c'est un appoint singulière-

ment important qu'ils apportent à nos Expositions. Je leur reconnais à tous une qualité dont je fais plus de cas que d'aucune autre; je veux parler de l'étonnante sincérité d'émotion qui se révèle dans toutes leurs œuvres.

Cette sensibilité émue, ardente, pénétrante, c'est elle qui m'attire dans le tableau, d'ailleurs assez étrange, exposé par M. Bisschop, et qui nous représente la *Sainte Cène en Frise*.

Nous sommes dans un intérieur qu'il nous est assez difficile de définir ; il est austère et triste : mais il ne nous représente ni la chapelle ni l'église. Une femme couverte d'une sorte de mante, qui peut jouer au voile, et tenant à la main un livre d'heures au riche fermoir, boit dans un vase, dont la forme n'est point sans analogie avec celle d'une chope, le vin, consacré sans doute ; mais rien ne l'indique dans le tableau et, à part le recueillement de la femme qui communie sous l'espèce liquide, le caractère de la scène est insuffisamment indiqué. Il est vrai que ce recueillement est grand, et qu'il suffirait à lui seul pour assurer la fortune d'un tableau.





BURGERS

UN CONSTRUCTEUR DE NAVIRES

Henri BURGERS est un Hollandais qui aime Paris comme un Français de race et de cœur. Voici une vingtaine d'années qu'il vit parmi nous, et il ne me paraît pas avoir envie de nous quitter. Aussi je ne fais pas de différence entre lui et un véritable compatriote.

Comme la plupart des grands artistes de son pays, M. Burgers excelle à faire vibrer la note intime : il arrive aisément par elle à l'émotion, sans doute parce qu'il commence par être ému lui-même.

Nous connaissons de lui de petits tableaux d'intérieur d'une grande justesse de ton, et d'une grâce très pénétrante.

Un des mieux réussis, c'est à coup sûr celui que reproduit notre PARIS-SALON : *Un Constructeur de navires.*

Nous sommes dans la famille d'un marin, cela se devine au premier coup d'œil, et, à force de voir des bateaux et d'entendre parler de voyages au long cours, le fils de la maison a senti s'éveiller dans son esprit toutes sortes d'idées transatlantiques : il rêve de coques de navires, de voiles gonflées par le vent, de cordages savants et de grands mâts coupés dans les hautes forêts de sapins. Sa main, novice encore, mais déjà ingénieuse, essaie sa première construction, sous les yeux ravis de la petite sœur qui l'admire, pendant que la mère, pensive, se dit tout bas qu'il lui sera bien difficile de coudre à ses jupes, quand il aura dix-huit ans, ce jeune ambitieux, qui cherche déjà le moyen de faire le tour du monde. Beaucoup de jolis détails, étudiés, cherchés, trouvés.





CARPENTIER

SOUS LA TERREUR

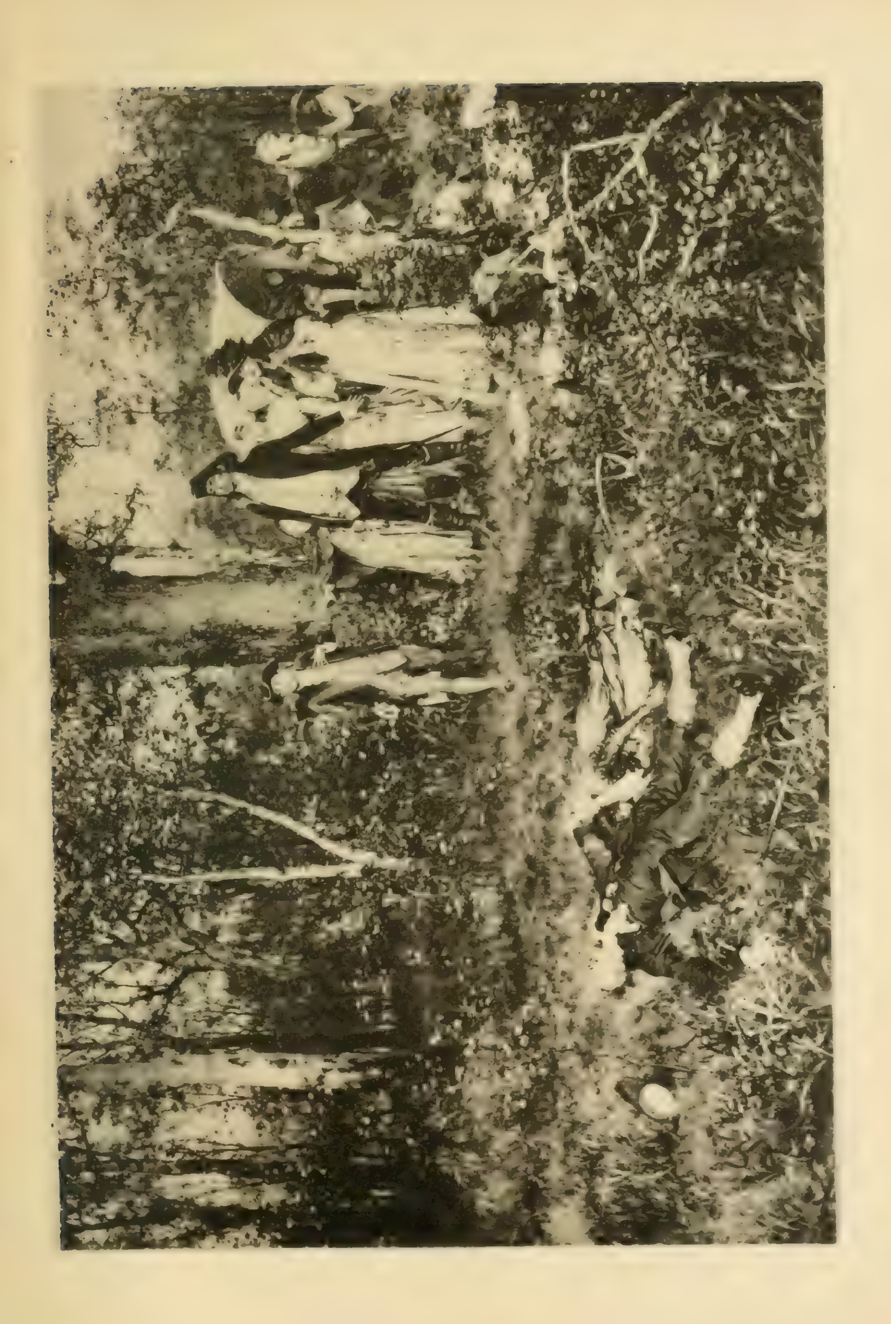
Voila une époque où l'on peut dire qu'il était bien désagréable de vivre. Partout la délation, la loi des suspects, la mort promenée sur toutes les têtes, la guillotine en permanence sur la place de la Révolution, — aujourd'hui la place de la Concorde, — la vertu proscrite, le crime triomphant, l'innocence persécutée et le vice au pinacle ! Et ils sont là une centaine de farceurs, dans la presse et ailleurs, qui nous montrent comme une souriante perspective le retour à cette époque qui leur semble l'âge d'or de la vraie République. Elle n'a eu pour moi qu'un bon côté, c'est que les sinistres bonshommes aux-

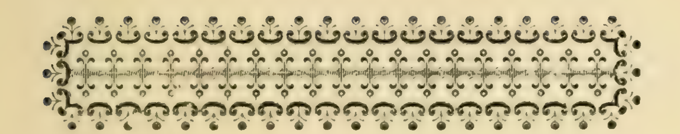
quels la Fortune aveugle avait donné une importance si peu en rapport avec leurs mérites, se rendant réciproquement la justice qui leur était due, s'envoyaient tour à tour à l'échafaud avec la plus aimable désinvolture.

C'est la réflexion constante que je me faisais l'autre jour à l'Exposition de sculpture, en voyant ces Robespierre, ces Danton, ces Saint-Just et ces Camille Desmoulins, dont le plus grand bonheur était de se faire couper le cou réciproquement. Ils abondent au SALON DE 1882; mais, comme ils sont en plâtre, ils ne font de mal à personne.

Le tableau que cette odieuse époque a inspiré à M. CARPENTIER est très émouvant.

Une brave famille d'honnête bourgeoisie, avec de bonnes têtes franches et loyales, comme Greuze aimait à les peindre, aperçoit sur la lisière d'un bois les deux cadavres d'un homme et d'une femme assassinés. — Le père de famille, qui marche en tête de la petite troupe, cherche à lui dérober ce triste spectacle. — Mais on a vu, et l'horreur, l'angoisse et l'indignation se peignent en traits énergiques sur tous ces visages de braves gens. — C'est tout le tableau, — mais personne ne le regarde sans émotion.





CLAIRIN

FROUFROU

Elle s'appelle *Froufrou*, et elle a eu pour parrain le bruit que fait sa robe endiablée et secouant du feu. Je vous défie, quand elle passe, de ne pas retourner la tête. Le corsage éclate, la jupe bouillonne, les paniers se gonflent et la croupe frétille. Il serait difficile de s'imaginer plus belle et plus sotte créature ; elle crève d'orgueil, de vanité, d'impudence et de contentement d'elle-même. Vous ne vous choisiriez ni un autre type, ni une autre tenue, ni une autre tournure, pour figurer *l'épouse* du dindon,

métamorphosée en femme, et douée du pouvoir de faire la roue comme son stupide mari.

Mais, de cette pécore, qu'il a eu soin, d'ailleurs, de choisir jolie, M. GEORGES CLAIRIN a su faire, au physique, une véritable merveille de goût, d'élégance et d'éclat, dans une gamme quelque peu exagérée, bien entendu.

Mais, la note, une fois admise, il faut bien reconnaître que l'artiste en a tiré un parti singulièrement habile. Il serait difficile de combiner un ensemble qui ait à la fois plus d'harmonie, plus de fraicheur et plus d'éclat. Tous les détails du personnage se font admirablement valoir les uns par les autres, depuis le panache blanc de son casque insolent jusqu'à la mule à bouffette, montée sur un talon Louis XV, qui met dans tout son relief l'audacieuse cambrure d'un pied mignon.

Très aventureux et en même temps très heureux dans le choix de son type à la fois séduisant et insolent, M. Clairin n'a pas montré moins d'habileté dans l'exécution matérielle du morceau, enlevé avec une verve, une facilité et un brio tout à fait remarquables. Ce *Froufrou* sonne comme un clairon la gloire de Clairin.





DE CLERMONT-GALLERANDE

LA MESSE DE SAINT-HUBERT

La chasse a toujours compté parmi les plus nobles déduits de la vie aristocratique. Le monde féodal y tenait comme à l'un des plus beaux fleurons de sa couronne. Ce fut longtemps plaisir de roi, de prince, ou, tout au moins, de gentilhomme. En ce temps-là, on pendait haut et court un vilain convaincu d'avoir pris un lièvre au collet.

L'Église, intimement liée avec la société laïque, si puissamment organisée, de ce temps-là, partageait une partie de ses goûts. Elle aussi aimait la

chasse, et, plus d'une fois, des abbés titrés, crossés et mitrés montèrent à l'autel en tenant sur le poing leur faucon chaperonné. L'oiseau héraldique assistait à la messe, immobile, grave et silencieux, perché du côté de l'Évangile. Chaque année aussi, dans la chapelle du château, le jour de la fête du bon saint Hubert, qui, comme feu Nemrod, fut un grand chasseur devant l'Éternel, on célébrait, avec toutes sortes de pompes et de solennités, la fameuse messe des chiens.

Le premier piqueux et le premier chien d'ordre se tenaient au pied de l'autel. Les autres restaient sous le portail. Mais, après l'office, le célébrant venait les bénir d'un coup de goupillon bien senti.

C'est le moment choisi par notre artiste, qui, en plaçant cette jolie scène de genre aristocratique sous le règne de Louis XV, dit le Bien-Aimé, ajoutait encore aux mérites pittoresques du sujet toutes les grâces et toutes les élégances des plus beaux costumes de l'ancienne France. M. DE CLERMONT-GALLERANDE était digne d'en être!





COURTOIS

LA BAYADÈRE

La Bayadère est pour l'Inde ce que l'Almée est pour l'Égypte.

Les rajahs se donnent le luxe intelligent de les faire venir par petites troupes dans leurs palais, pour animer et charmer par leur présence les fêtes nocturnes qu'ils offrent à leurs hôtes ou à leurs amis.

Toujours jeunes, presque toujours jolies, délicates et mignonnes, fines de traits, parées à outrance, les lèvres teintes de henné, les joues rehaussées de vermillon, les sourcils rejoints par le pinceau, l'œil alangui et, tout à la fois, avivé par le kohl, les pieds et les mains chargés de bagues et d'anneaux,

enveloppées d'un voile transparent qui les environne comme d'un nuage d'air tissé, elles passent, douces et souriantes, à travers les groupes des invités, caressant les hommes de l'œil et du sourire,—images de la grâce incarnée dans une femme.

Les ballets qu'elles jouent ne représentent que très vaguement une action scénique. Elle n'ont ni les pointes, ni le ballon, ni le parcours de nos ballerines d'Italie, de France et d'Espagne. Mais elles ont de beaux mouvements de bras, des cambrures de reins d'une extravagance audacieuse, rejetant très hardiment en arrière les torses onduleux et souples. L'ensemble de ce corps de ballet offre à vos regards un étincelant pêle-mêle de pantalons de soie, brochés d'or et d'argent, de jupes d'étoffes merveilleuses, de petites vestes brochées de fleurs et festonnées de broderies, de têtes fines, de grands yeux brillants, de chevelures d'un noir lustré, flottantes sur les épaules ou relevées par des rubans à la trame éclatante, que retiennent des épingles aux riches ciselures.

C'est une de celles-là — peut-être la plus belle — que M. COURTOIS nous a peinte, et que reproduit notre PARIS-SALON.





DELOBBE

L'ENFANT ET LE MIROIR

A QUEL âge s'éveille chez la femme l'instinct de la coquetterie? demandait un naïf à un sceptique.

— Le lendemain de sa naissance, répondit celui-ci.

Nous croyons qu'il y a quelque exagération dans la précocité ainsi attribuée aux filles d'Ève, et nous pensons qu'il faut leur accorder au moins huit jours de parfaite innocence. Mais il n'en est pas moins vrai que le miroir exerce promptement sur elles une puissance d'attraction vraiment irrésistible. Leur premier sourire est pour leur gra-

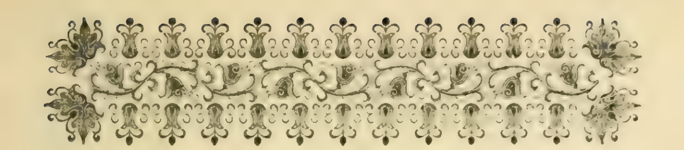
cieuse image, par lui reproduite, et leurs petites mains, mignonnes et potelées, s'efforcent de saisir une autre elle-même dans la cristalline transparence où elles l'aperçoivent.

Mais si, en ces matières délicates, nous devons céder le pas à la plus belle moitié du genre humain, ceci ne veut pas dire que l'autre n'ait point aussi, et dès le jeune âge, la même prédilection naïve pour tout ce qui lui montre ses formes et son visage.

Si vous en doutez, lisez la fable de Florian, l'*Enfant et le Miroir*, ou, ce qui est plus simple encore, regardez le tableau de M. DELOBBE, que reproduit notre PARIS-SALON.

L'aimable bambin, à demi couché sur un divan broché de larges fleurs, se regarde dans une glace avec une attention profonde, comme s'il n'était pas trop sûr que ce fût lui-même qu'il aperçoit. Cependant, après un mûr examen, il approuve, et s'envoie un sourire de satisfaction. On le comprend, car la tête est charmante, et le modelé ferme et gras de ce petit corps promet aux lèvres maternelles un vrai régal de baisers.





GABRIEL FERRIER

SALUT, ROI DES JUIFS !

ABRIEL FERRIER, dont le pinceau savant, souple et facile, s'est attaqué devant nous à tant de sujets divers, a peint tour à tour les anges et les dieux. Il a voltigé, sur l'aile de la fantaisie, du ciel des chrétiens à l'Olympe des Grecs. Mais, quoi qu'il fasse, ses compositions diverses auront toujours le privilège de plaire aux gens de goût. A un grand bonheur d'arrangement il sait joindre, dans une exécution où rien n'est laissé au hasard, de précieux mérites de distinction, de noblesse et d'élégance.

Aujourd'hui le jeune artiste s'élève encore et grandit avec son sujet, et personne ne verra sans émotion le tableau qu'il expose sous ce titre :

Salut, roi des Juifs!

Le Christ, qui occupe le centre de la composition, montre déjà, sur son front blêmi, les sueurs mortelles de l'agonie. Les traces de la souffrance ne sont que trop visibles sur sa personne. Ce n'est plus le fils de Dieu, le plus beau des enfants de la femme; c'est l'*homme de douleur*, dont la jeunesse est flétrie, devenu pour tous un sujet de pitié ou d'horreur. Mais c'est toujours l'agneau divin, et vous ne surprendrez ni un reproche dans ses regards, ni une plainte sur ses lèvres... et si vous entendiez la prière ardente qu'il adresse à son Père, vous sauriez que ce n'est pas pour lui qu'il l'invoque, mais pour ses bourreaux.

Voilà donc un tableau vraiment religieux, dans la plus haute acception du mot, et qui fait grand honneur à M. Gabriel Ferrier.





JULIEN-GUSTAVE GAGLIARDINI

APRÈS L'AVARIE



L'HOMME promène partout sa race aventureuse et mobile. Si l'on s'en rapportait à son nom, M. GAGLIARDINI devrait avoir vu le jour sur les bords de l'Adige, du Tibre ou de l'Arno. Il est, au contraire, né sur les rives du Rhin, et ce n'est point le SI mélodieux qui a retenti tout d'abord à ses oreilles. On mâchait autour de son berceau le dur caillou saxon.

Plus tard, l'enfant grandit et voyagea.

Aujourd'hui, on le trouve souvent sur les bords de la mer retentissante, que ne connut point son

enfance, et une instinctive préférence le porte vers le tableau de marine. Regardons son tableau : *Après l'avarie !*

La tempête a fait rage ; le vent a déchiré la voile, et, demain, il faudra pourtant reprendre la mer ! Aussi, comme tout le monde est à l'œuvre, s'empressant à réparer les ravages de l'ouragan ! Ces gens-là font vraiment bien ce qu'ils font, et vous ne surprendrez point de distraction chez eux. A part une enfant, insouciante comme son âge, couchée sur la blanche voile, et qui regarde au loin la grande houle du large, quelle activité déploient tous ces vaillants que le malheur ne dérange point, et qui se préparent à lutter de nouveau contre la mer, leur terrible ennemie... sans laquelle pourtant ils ne pourraient vivre !

Le vieux pêcheur et sa femme sont de véritables modèles d'expression. La blancheur des coiffes des jeunes pêcheuses réjouit l'œil comme ferait une joyeuse tache de lumière !







GEOFFROY

L'HEURE DU GOUTER



EAN GEOFFROY est un philosophe sans illusion. Les enfants ont beau lui paraître adorables, avec leurs petites mines futées, leurs joues barbouillées de lis et de roses, leurs bouches souriantes, et leurs yeux purs et brillants comme des fleurs, il ne se trompe pas pour cela sur leur compte, et il se dit tout bas, avec La Fontaine, celui qu'on appelait le bonhomme :

Cet âge est sans pitié !

Nous sommes à la porte d'une école de village : c'est l'heure du goûter. Il fait faim ! Il fait toujours

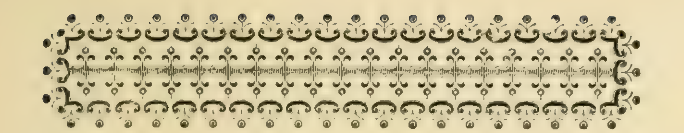
faim pour les jeunes estomacs, et nos bambins s'apprêtent à faire honneur aux provisions dont la main maternelle a garni les petits paniers d'osier. Chacun a sa part et s'occupe des apprêts de son petit festin. — Mais, d'aventure, survient un passant, à peu près du même âge que nos gais convives, — tête nue, mal chaussé, déguenillé.

Il a faim aussi, lui : la misère creuse! Aussi, alléché par l'odeur du beurre et du fromage, le pauvret tend la main, et demande sa part, la part du pauvre, que chez nous, braves gens de Normandie, nous appelons la part du bon Dieu. Mais celui auquel il s'adresse, — un blondin de dix ans, — égoïste comme un petit vieux, ne songe qu'à mettre son bien à l'abri du triste partageux, et les autres rient... et trouvent qu'il fait bien... et, dans toute cette petite troupe, pas un mouvement de pitié pour celui qui a faim !...

Allez! petits méchants, M. Geoffroy a eu grand tort de vous si bien peindre! Vous ne le méritiez pas! — Et moi, je vous quitte en répétant, tout triste, à part moi :

Cet âge est sans pitié!





JULES GIRARDET

LE GÉNÉRAL DE LESCURE

BLESSÉ, PASSE LA LOIRE A SAINT-FLORENT AVEC SON ARMÉE EN DÉROUTE
(1793)



Il y a des courants dans le monde des arts, absolument comme dans le monde sous-marin, et il n'est pas nécessaire d'être un bien profond observateur pour en déterminer les lois.

Cette année, nos artistes semblent s'être donné le mot pour abandonner l'HISTOIRE, afin de chercher ailleurs une source d'inspirations moins sévère... et plus lucrative.

Il en est, cependant, qui restent toujours fidèles à l'austère *Clio*, la chaste muse qui nous redit le passé.

Clio, gesta canens, transactis tempora reddit.

Tel est, par exemple, M. JULES GIRARDET, qui nous rend avec beaucoup d'exactitude et de soin, en même temps qu'avec un grand sentiment pittoresque, un épisode de cette terrible guerre de Vendée que Napoléon appelait une *Guerre de géants.*

M. de Lescure, qui fut lui-même un des héros de cette sombre épopée, vient de perdre une sanglante bataille, et il est obligé de se replier devant l'ennemi. Il passe la Loire avec ses troupes, vaincu, mais non découragé. Une barque emporte le général, le front bandé, pâle du sang répandu, mais respirant encore l'audace des grandes résolutions. Auprès de lui sa femme, figure compatissante et douce, mais dont la douleur n'a point troublé la fermeté; à leurs pieds, un enfant qui, avec l'insouciance de son âge, joue paisiblement au fond de la barque, sans rien comprendre encore au malheur des siens.

A l'arrière-plan, la grande masse des troupes qui va passer le fleuve à son tour. Tout cela d'une exécution très nette et très ferme, et d'un sentiment pittoresque irréprochable. Un bon tableau — plein de promesses — et de talent.





GUAY

COSETTE

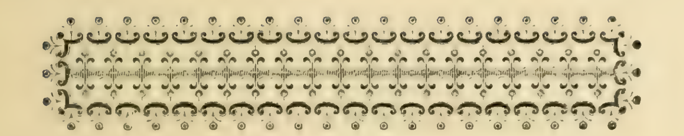
GABRIEL GUAY a choisi un sujet triste.

Il nous montre la petite *Cosette*, une des plus attendrissantes figures qui soient jamais sorties de la tête et du cœur de Victor Hugo, ce grand-père qui aime tant les petits enfants. Quand vous n'auriez lu qu'une fois les *Misérables*, ce serait assez pour que vous eussiez gardé, dans les yeux et dans l'âme, la silhouette aérienne et frêle de la pauvre petite abandonnée, que deux êtres grossiers et pervers oppriment, tyrannisent, et font lentement mourir, par

le plus odieux abus de la force dont l'humanité ait jamais eu à rougir.

Ce drame palpitant et sombre, M. Guay l'a rendu avec une puissance d'émotion concentrée tout à fait remarquable. Il n'y a qu'une seule figure dans son tableau; mais elle suffit pour que l'œuvre du jeune artiste atteigne le *summum* d'intensité poignante que le spectateur peut supporter. La pauvrette, soulevant de tout l'effort de ses petits bras, raidis et tendus, un seau deux fois gros comme elle, nous arrache des larmes involontaires, et quand nous regardons sa jolie petite tête, si profondément expressive, si délicate et si mignonne, à la compassion attendrie qu'elle nous inspire se mêle je ne sais quelle tendresse presque paternelle. On voudrait l'enlever à ses bourreaux, et la transporter tout à coup dans une atmosphère protectrice, bienveillante et amie. Si M. Guay a voulu un succès de peinture sentimentale, qu'il se réjouisse, car il l'a obtenu. C'est lui qui aura fait couler le plus de larmes au Salon de 1882.





HAGBORG

LA RÉCOLTE DE POMMES DE TERRE



HACUN des SALONS que, depuis un quart de siècle, nous avons vus se succéder, d'année en année, a eu sa note particulière et dominante, par laquelle on eût pu le caractériser. Tantôt nos peintres se laissaient emporter par le génie des batailles, qui remplissait leurs âmes d'inspirations héroïques; tantôt, comme s'ils eussent fait leur lecture favorite des *Lettres sur la Mythologie*, adressées par feu Dumoustier à la jeune Émilie, tous s'élançaient vers l'antiquité retrouvée, et remplissaient le SALON, comme

leurs ateliers et la boutique des marchands, de dieux, de nymphes et de déesses. Une autre année, nous nous trouvions en plein moyen âge : on ne voyait qu'armures damasquinées, cuirasses étincelantes, casques aux panaches flottants et pages aux figures d'anges, portant dévotement le missel de leur dame. Puis la Renaissance avait son tour : nous passions, ces années-là, mai et juin à la cour des Valois, qui disparaissait à son tour pour faire place au siècle superbe et royal de Louis XIV, lequel se voyait bientôt remplacé par les trumeaux galants de Louis XV, ou par les nudités malsaines du Directoire.

Aujourd'hui, c'est l'amour des champs qui nous prend. Jamais le tableau rustique n'avait été ni plus nombreux ni mieux fait qu'à l'Exposition actuelle.

C'est parmi les meilleurs qu'il faut ranger la *Récolte de pommes de terre* de M. AUGUSTE HAGBORG, un Suédois né à Gothembourg, élève de l'Académie des beaux-arts de Stockholm et de l'Espagnol Palmaroli. M. Hagborg est un réel talent — qui procède de Jules Breton et de feu François Millet. Il y a dans ses types, vraiment personnels, une originalité profonde et une intensité d'expression saisissante et rare.





ERNEST HÉBERT

WARUM?

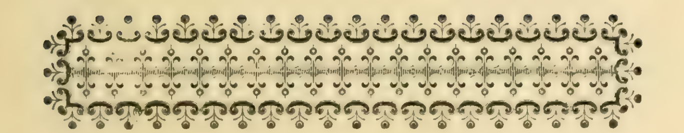
EMBRE de l'Institut, ancien directeur de l'École de Rome, M. HÉBERT occupe une place éminente dans la peinture contemporaine, et il a cette fortune d'être plus grand par son mérite que par sa position.

Je crois que nous étions jeunes tous deux l'année où il envoya de Rome cette toile, si originale et si émouvante, qu'il intitulait la *Malaria*, et dans laquelle une barque plate, glissant lentement sur les eaux stagnantes des *Marais Pontins*, emportait sa cargaison de victimes, toutes grelottantes sous le frisson des fièvres paludéennes.

L'auteur avait rencontré du premier coup la note fondamentale de la symphonie féminine dont il nous a donné tant de variations depuis vingt-cinq ans, — je veux dire cette charmeuse aux joues pâles, au front étroit et bombé, aux lèvres rouges, ébauchant un étrange et mystérieux sourire, à l'œil profond et sombre, qui vous attire comme un abîme. — Cette femme qui est à lui comme la *Joconde* est à Vinci, comme la *Fornarina* est à Raphaël, il nous l'a montrée dans tous les âges troublants et séduisants de la vie, depuis la prime fleur de ses quinze ans jusqu'au radieux épanouissement de la trentième année.

C'est elle, toujours elle, qu'il nous montre aujourd'hui sous ce titre dont le sphinx pourrait se montrer jaloux : *Warum?* (Pourquoi?). Cette belle créature qui caresse et magnétise sa harpe, avant d'en tirer des concerts, ne nous apparaît qu'à demi, derrière le léger grillage des cordes dorées; mais, une fois encore, M. Hébert a prodigué à cette dernière fille de son pinceau toutes les grâces et tout le charme dont il avait doté ses aînées, — et jamais peut-être son exécution n'avait uni plus d'éclat à plus de suavité.





HYON

LES CUIRASSIERS EN RECONNAISSANCE



Voici encore un bon tableau, très simple, très consciencieux, et qui arrive à l'effet par la franchise, la puissance, j'allais dire par l'honnêteté de son exécution.

M. Georges Hyon me semble avoir un sentiment très juste, très profond et très vrai des choses de la vie militaire. En voyant son peloton de *Cuirassiers en reconnaissance*, on éprouve l'impression que vous aurait donnée la réalité même.

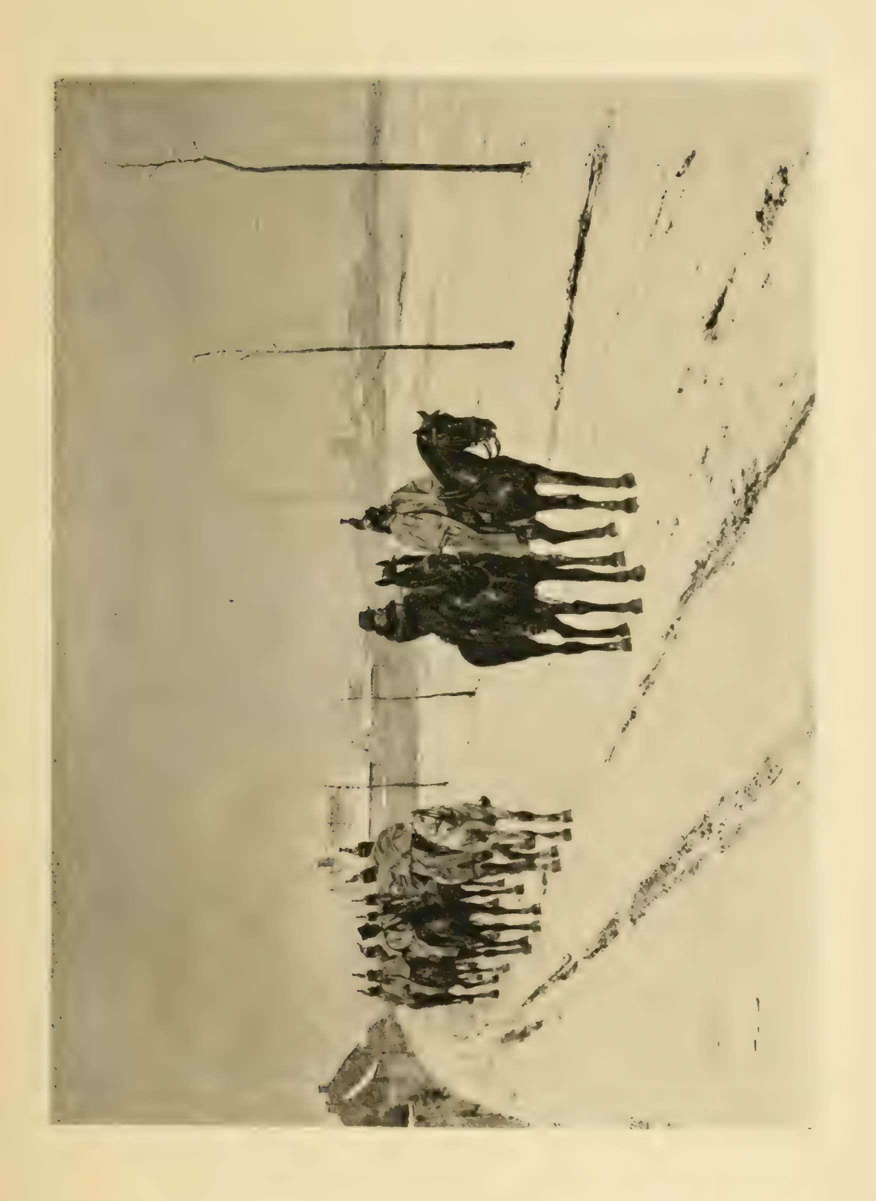
C'est l'hiver. — Janvier, le terrible et froid janvier de 1871, a couvert le sol de son blanc manteau de

neige et de frimas. Le détachement, envoyé en observation pour épier les mouvements de l'ennemi, s'enlève vigoureusement sur ce fond clair et fin. Quelques-uns de ses cavaliers, immobiles sous le lourd manteau aux plis droits, bien campés sur leurs chevaux rivés au sol, avec lesquels ils semblent ne faire qu'un, ont l'air de véritables groupes équestres, taillés dans le marbre par le statuaire.

C'est tout! Nulle action; mais seulement l'attente qui précède l'action. On sent, du reste, que ces braves, dans leur isolement terrible, sont vraiment prêts à tout, et que si, attristés par les trop longs revers de cette funeste campagne, ils n'espèrent plus la victoire, du moins ils ne craignent point la mort. La résignation n'est-elle pas, avec le courage, la première vertu du soldat?

Quand le tableau de M. Hyon ne nous aurait appris que cela, c'eût toujours été la peine de le faire.







JEANNIOT

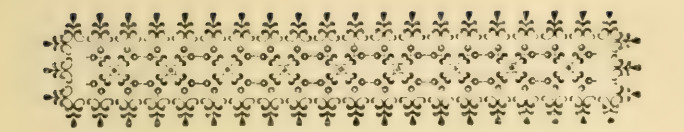
LES RÉSERVISTES

E n'est certes pas nous qui ferons la guerre aux hommes qui s'occupent de la difficile réorganisation de notre armée : je les crois remplis de bonne volonté. Mais ceci n'empêche point de reconnaître qu'il y a, dans le service, tel qu'ils le comprennent, des désidérata vraiment sérieux. Tout ce qui regarde le système de la réserve et du volontariat est fort sujet à critique.

M. Georges Jeanniot, qui ne me semble attaché à aucun état-major, ne se charge point de creuser ces questions, et, en sa qualité d'artiste, il se contente d'en mettre en lumière le côté pittoresque,

parfois aussi le côté comique, un peu à la façon de Knauss, dont, je le reconnais, il n'a pas encore la verve inépuisable. M. Jeanniot a pris pour texte de son étude actuelle l'arrivée des *Réservistes* à leur premier baraquement, et il en a fait un tableau très humoristique, très curieux, et parfois même très attendrissant, au moins pour les mères de ces jeunes héros sans le vouloir. Il y a là des choses finement observées, et rendues avec une amusante malice. Toutes les catégories du genre sont fort habilement mises en lumière, depuis le fils de famille, qui arrive vêtu à la dernière mode, portant une malle toute remplie de superfluités dont il n'aura guère le temps de se servir, et tendrement accompagné d'un papa très bien, jusqu'au paysan ahuri, regrettant sa charrue et ne sachant ce qu'on va lui demander ; jusqu'au faubourien des grandes villes, un malin que rien ne surprend — et qui ne s'étonne de rien. — Il y a aussi le côté sentimental : les souffreteux, les fluxionnés, les faibles de constitution, qui aspirent déjà au billet d'hôpital. Enfin, tout un petit monde, avec lequel on ne se sent point une folle envie de vivre à perpétuité, mais qu'il est bon de voir en passant.

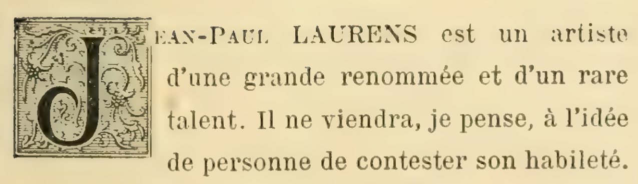




JEAN-PAUL LAURENS

LES DERNIERS MOMENTS DE MAXIMILIEN

EMPEREUR DU MEXIQUE



Jean-Paul LAURENS est un artiste d'une grande renommée et d'un rare talent. Il ne viendra, je pense, à l'idée de personne de contester son habileté. Mais il met cette habileté et ce talent au service d'une imagination étrange et d'une fantaisie souvent maladive. Quand on a contemplé quelque temps ses œuvres, on se sent l'esprit hanté de visions, et l'âme troublée de cauchemars. Je sais, pour mon compte, que je ne vais pas dormir de la nuit, après

avoir écrit une page sur cet homme terrible. Dans le peuple des modèles, où les racontars sont à la mode, on dit que Jean-Paul Laurens fréquente les cimetières, et intrigue pour avoir de bonnes places à la Morgue, les jours où il y a des autopsies à sensation. Il paraît éprouver autant de bonheur à peindre un cadavre qu'un autre en ressentirait à faire le portrait d'une jeune et jolie femme.

Aujourd'hui encore, c'est un sujet lugubre que traite M. Jean-Paul Laurens ; mais il est, du moins, singulièrement dramatique et tout rempli d'une grandeur morale qui frappe les plus indifférents.

Nous sommes au dernier acte de cette lugubre tragédie qui s'appelle l'expédition du Mexique. Maximilien vaincu va mourir. L'officier qui commande le peloton d'exécution vient chercher la victime. L'empereur debout, en costume civil, la *Toison d'or* au cou, intrépide devant la mort comme il le fut toujours devant le danger, donne sa main à baiser à l'un de ses fidèles serviteurs, et console le prêtre qui vient de l'absoudre. On se sent involontairement ému, et tout bas on murmure avec le poète :

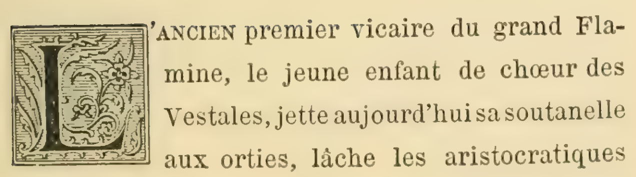
Sunt lacrymæ rerum !





HECTOR LE ROUX

PÊCHEURS



L'ANCIEN premier vicaire du grand Flamine, le jeune enfant de chœur des Vestales, jette aujourd'hui sa soutanelle aux orties, lâche les aristocratiques prêtresses, dont la vertu rigide commence peut-être à lui peser, et gaiement s'en va faire, comme on fait à vingt ans, l'école buissonnière avec les jolies faubouriennes de la Ville éternelle.

Il a raison, par ma foi ! Ce n'est pas pour des prunes que nous sommes au mois de mai, que les merles sifflent, que les rossignols chantent, et qu'il

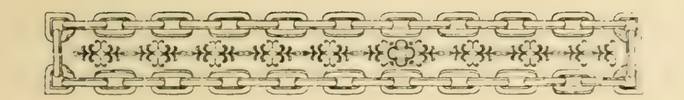
y a dans nos jardins plus de roses que de feuilles. Comment, ce soir, la sœur tourière va-t-elle recevoir le fugitif à sa rentrée au couvent? C'est son affaire et non la nôtre.

Je crois pourtant qu'on ne le grondera pas trop fort, pour peu que ces dames du sacré collège aiment la belle peinture, car il n'a pas perdu son temps, cet aimable Romain, et c'est un véritable bijou que ce joli tableau des *Pêcheurs*, reproduit par notre PARIS-SALON.

Vous l'avez sous les yeux, je n'ai donc point à vous le décrire. Un seul regard vous aura suffi pour saisir tout l'esprit de cette jolie composition, pour admirer l'élégance de cette exquise silhouette de jeune fille, qui n'aura qu'à vouloir pour prendre autre chose que des goujons.

Ajoutez que jamais HECTOR LE ROUX n'avait fait preuve d'une exécution plus magistrale et plus sûre d'elle-même; jamais son dessin n'eut plus d'élégance ni plus de grâce, jamais sa couleur des tonalités plus harmonieuses et plus délicates. J'ai dit *bijou*, et je ne me dédis pas !





LOUIS-ERNEST LESSIEUX

UN PARC EN SAINTONGE

Ce n'est qu'un dessin; mais il vaut tous les tableaux du monde. Le crayon de M. Lessieux a la délicatesse, la variété, la puissance et les ressources du plus habile pinceau. Aussi l'effet produit par cette belle composition est-il vraiment poétique, charmant et profond.

Il est difficile d'imaginer un plus aimable et plus gracieux ensemble d'eaux paisibles, endormies sous le voile flottant des nénuphars aux larges feuilles, de grandioses et pittoresques architectures, entre-

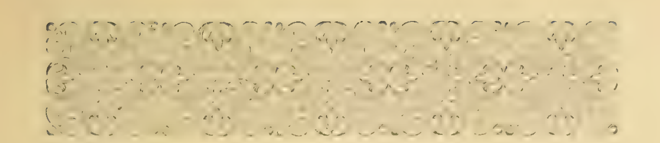
mêlées de végétations superbes, qui les ombragent, les cachent à demi, et les font paraitre plus belles, en les laissant voir çà et là par intervalles.

Ce joli dessin, d'une importance capitale, traité avec une facilité, une aisance et une souplesse tout à fait remarquables, arrête le passant qui vient admirer ses grandes lignes d'un développement si magnifique, et les contrastes des tonalités si puissamment opposées les unes aux autres par ce crayon magistral.

Un pareil dessin suffirait à nous faire comprendre toutes les ressources qu'un artiste connaissant son métier peut trouver dans l'emploi intelligent de ces seuls éléments qui s'appellent le BLANC et le NOIR !







LUBIN

LA GRÈVE DES FORGERONS

Jamais peut-être les scènes violentes et sanglantes de la vie ouvrière, si profondément troublée aujourd'hui, n'avaient été représentées avec plus d'entrain, d'exactitude et de sentiment qu'au Salon de 1882.

Nous serions tentés de trouver que c'est presque trop, si nous n'étions de ceux qui pensent que tous les sujets peuvent être bons lorsqu'on les traite avec habileté, et qu'il faut laisser à l'artiste la liberté absolue de puiser l'inspiration aux sources qui lui plaisent.

Le sujet adopté par M. JULES LUBIN n'est pas superlativement agréable à voir, et je ne le contemplerais pas tous les jours après mon dîner, pour faciliter ma digestion.

Le petit drame est raconté en vers énergiques dans le poème déjà populaire de FRANÇOIS COPPÉE :

> Jamais le chien couché, sous le fouet qui le bat,
> Dans ses yeux effarés et qui demandent grâce,
> N'eut une expression de prière aussi basse
> Que celle que je vis alors dans le regard
> De ce louche poltron qui reculait, hagard,
> Et qui vint s'acculer contre le mur du bouge,
> Mais il était trop tard, hélas! Un voile rouge,
> Une brume de sang descendit entre moi
> Et cet être, pourtant terrassé par l'effroi,
> Et d'un seul coup, d'un seul, je lui brisai le crâne!

Il eût été difficile de traduire ces vers en peinture avec un accent plus sincère et plus pénétrant que ne l'a fait M. Lubin. L'action est nouée avec une force terrible. C'est ainsi qu'ont dû se passer ces choses effrayantes... On croit y être soi-même.

Ajoutez l'étude consciencieuse et serrée de près du type ouvrier, et vous comprendrez l'intérêt qui s'attache à cette composition si franche et si énergique.





ÉVARISTE LUMINAIS

PENDANT LA GUERRE



VARISTE LUMINAIS, ce puissant évocateur du passé, ce restaurateur obstiné des temps mérovingiens, dont le pinceau a fait jaillir pour nous des entrailles de l'histoire ces figures encore informes, souvent ébauchées plutôt qu'achevées, mais d'un si vigoureux relief et d'une expression à la fois si personnelle et si intense, n'était peut-être jamais arrivé à un effet pittoresque plus saisissant.

Nous sommes à l'une des plus sombres époques des annales humaines. Le monde nouveau n'est pas

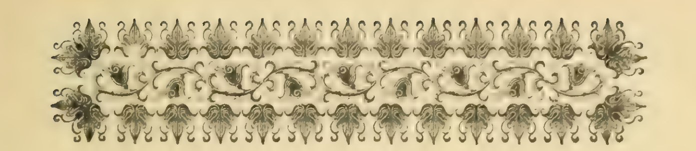
encore sorti de la décomposition de l'ancien, et celle-ci est si profonde que l'on est à se demander si l'humanité aura la force de renaitre de ses ruines. Il faut vivre cependant : il faudra manger du pain l'année prochaine... La faim ne permet pas le chômage... Et, comme la guerre a dévoré tous les hommes valides et tous les chevaux de la contrée, ce sont les femmes que l'on attelle à la charrue.

Elles sont quatre, vigoureuses, presque bestiales, le front bas, à demi caché par les épaisses et rudes chevelures, penchées sur le joug, la poitrine haletante, tirant de toute la force de leurs muscles, sans une plainte, sans un murmure, mais regardant vaguement l'horizon infini, comme si elles attendaient la venue de quelque libérateur inconnu.

Il y a là une science réelle de composition, et l'impression qui se dégage de l'œuvre nouvelle de Luminais est tout à la fois émouvante et grandiose.

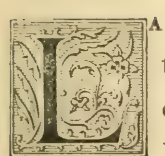






ADRIEN MARIE

LES PAUVRES CHEZ LE LORD-MAIRE

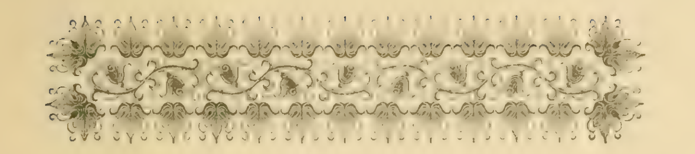


La résidence du lord-maire, située à l'extrémité orientale de *Lombard-Street*, est connue, à Londres, sous le nom de MANSION-HOUSE, — comme qui dirait la maison par excellence. — Je n'irai pas jusqu'à prétendre que son architecture soit un chef-d'œuvre, à moins que l'on ne me permette d'ajouter : un chef-d'œuvre d'excentricité ! Que l'on imagine un péristyle grec, avec ses colonnes en saillie et son fronton triangulaire ; puis, par-dessus, une véritable maison anglaise, mais posée en travers, de telle

sorte que la façade à colonnes soit surmontée par un mur. Je ne connais rien de plus étrange ni de plus bizarre, et je défie un architecte, même anglais, d'aller plus loin dans le grotesque. L'illustre Palladio avait présenté aux maîtres de la Cité le plan d'un édifice plein de grâce et d'élégance, comme tous ceux dont il a couvert l'Italie. Mais Palladio était catholique, et les *aldermen* ont cru faire œuvre pie en lui préférant l'auteur protestant d'une œuvre absurde. Ils ont pensé, en agissant ainsi, se rendre agréables à Dieu ; mais ils se sont rendus bien désagréables aux hommes de goût.

Quoi qu'il en soit, il se passe de grandes et belles choses dans cette affreuse maison ; le *Banquet* du lord-maire réunit une fois par an tous les personnages politiques des trois royaumes ; ses bals rassemblent, comme dans un bouquet, toutes les fleurs de beauté de la blanche Albion, et, le lendemain de ces fêtes et de ces galas, on fait, dans les salles mêmes du palais, des distributions en nature aux pauvres du quartier, que M. ADRIEN MARIE a prises pour sujet d'un tableau très pittoresque. Pardonnons maintenant aux architectes de MANSION-HOUSE !





OUTIN

L'AGNEAU VENDU

La plus précoce affection dont je me souvienne, en remontant aux jours déjà lointains de ma première enfance, eut une oie pour objet. Depuis lors, et déjà grandelet, il m'arriva plusieurs fois d'aimer des dindes, et même des grues... mais ce ne fut pas la même chose !

Quand mon oie fut grasse, on la tua. Je faillis mourir du même coup. Ma douleur fut si grande qu'on la crut un moment inconsolable, et quand, le surlendemain, on servit mon amie à point, sur la

table paternelle, je boudai au moins un quart d'heure contre mon ventre, et j'aurais, je crois, résisté jusqu'au bout, sans les douceurs traîtresses d'une sauce à la menthe et d'une farce aux marrons, qui me firent oublier mes plus fermes résolutions.

C'est donc une pitié sincère que j'éprouve pour la réelle douleur de ces deux enfants, à qui le boucher inhumain vient enlever le pauvre agnelet, objet de leurs soins et de leur tendresse.

La scène est naïve et touchante. La future victime est déjà dans la fatale charrette, et, pendant que l'homme au couteau compte les écus dans la main de la fermière, la brebis, mère aimante et faible, envoie à sa progéniture l'adieu de ses yeux humides, — comme si elle comprenait le drame du lendemain, — et les enfants se haussent sur la pointe de leurs petits pieds, pour donner le dernier baiser à celui qui ne reviendra plus.

Tout cela est navrant, à force de franchise et de sincérité.





PELEZ

LES IRRÉCONCILIABLES



ELEZ sait faire vibrer la fibre populaire. Les connaisseurs trouvèrent un accent très juste et une tonalité aussi vraie qu'elle était vigoureuse dans la bataille des *Blanchisseuses à leur lavoir*, exposée il y a deux ans, aussi bien que dans le tableau de la *Jeune Mère*, reproduit l'an dernier dans le PARIS-SALON de 1881.

Je ne sais si cette année M. Pelez a voulu faire une concession au parti des ducs; mais son tableau est mi-parti d'aristocratie et de démocratie. Jus-

qu'ici, c'était la démocratie pure qui coulait à pleins bords dans ses cadres.

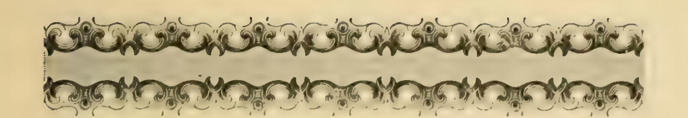
Les *Irréconciliables* qu'il nous montre aujourd'hui sont deux enfants — appartenant à deux races que l'on s'efforce, hélas! de séparer par un abîme — quand il faudrait, au contraire, les rapprocher — je ne dis pas les confondre — dans l'amour de la même patrie.

L'un, fils d'ouvrier, l'œil tors, la tête tondue comme un petit galérien, nu-pieds, couvert — plutôt que vêtu — de loques et de haillons, tient dans sa main crispée la pierre qu'il voudrait lancer au visage de celui qu'on lui montre comme son ennemi naturel.

L'autre, mis comme un prince, tout velours et tout soie, brillant comme une fleur, sa fine tête encadrée de boucles flottantes, qui retombent jusque sur son grand col Louis XIII, tient un fouet à la main, comme un petit Louis XIV prêt à chasser le Parlement. — Très vrai, mais plus triste encore! — Ce ne sont pas les *Irréconciliables* que je voudrais voir, mais les *Réconciliés*.







MARIE PETIET

LES BLANCHISSEUSES

Eh quoi! dira-t-on, des blanchisseuses! de simples blanchisseuses! les unes étirant les plis de la fine batiste; les autres promenant le fer brûlant sur la mousseline qui fume; celles-ci causant, et celles-là écoutant les autres! Le beau sujet vraiment à mettre en tableau, et comme ces messieurs de l'Institut, qui n'aiment que les Ajax, les Achilles et les Agamemnons, vont voter des encouragements à la jeune mais trop indépendante artiste!

Mlle Marie Petiet m'a l'air de peu s'en soucier.

Elle a mis dans un cadre un sizain de jolies filles, dont elle n'est pas allée chercher les modèles à Bougival, à Suresnes ou au Gros-Caillou, mais qu'elle a cueillies dans le Midi, où ces belles créatures, dans la prime fleur de leur jeunesse, avant que le soleil ne les ait trop regardées, ont les colorations chaudes, le fin duvet et le velouté suave de la pêche mûrie en plein vent dans les vignes.

Le sujet, par lui-même, n'est pas de ceux qui passionnent les masses. Mais c'est un joli morceau de peinture, très sain et très vigoureux, et, de plus, très intéressant à étudier, comme types de cette spirituelle et piquante race du Midi, dont la jeune artiste est elle-même un fort aimable échantillon. On les aime, ces malicieuses et vives compatriotes de Mireille, qui semblent si provocantes à l'étranger, quand elles lui parlent dans leur piquant et sonore idiome provençal, mais qu'on devine filles de bonnes mères, et dignes de concourir pour le *Chapel de roses*, si l'on couronne encore l'innocence dans les bonnes villes de ce vieux royaume de Provence où le roi René présidait si galamment les cours d'amour.





PUVIS DE CHAVANNES

DOUX PAYS

PIERRE PUVIS DE CHAVANNES vient d'obtenir au SALON de 1882 un de ces succès qui font époque dans la vie d'un artiste. Son œuvre a été proclamée la meilleure d'entre les bonnes, et par le suffrage universel du grand public, et par le jugement plus discret, moins retentissant, mais non moins flatteur, de ses pairs.

C'est là pour le peintre, debout depuis si longtemps sur la brèche fumante et tenant haut son drapeau, le couronnement d'une longue et laborieuse carrière, pleine d'œuvres et d'honneur.

Il arrive aujourd'hui à l'apogée de son remarquable talent et à la pleine possession de ses moyens, — heureux ensemble des plus beaux dons naturels, rehaussé par tout ce que la science peut y ajouter encore.

Il n'est pas un visiteur du Salon qui ne fasse une longue halte devant ce *Ludus pro patriâ*, récompensé par la médaille d'honneur.

Mais il y a peut-être encore plus de fraîcheur et de grâce, et certes non moins de charme, dans le *Doux Pays*, beau tableau décoratif que reproduit notre PARIS-SALON.

Le soir vient lentement, enveloppant l'horizon de ses voiles gris de lin. Quelques femmes sont assises au bord de la mer, dont rien ne trouble l'azur profond; de beaux enfants, nus comme des lutteurs antiques, se livrent sous leurs yeux à de joyeux ébats. Tout à l'entour, le paysage est d'une douceur exquise; plus vous contemplez cette œuvre idéalement pure, et plus vous sentez une impression de calme et de sérénité descendre dans votre âme et la remplir.





SARGENT

EL JALEO

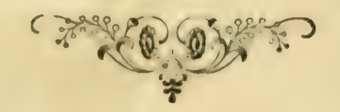
'EST un *Roumi* (1), comme diraient les gitanas qu'il a si bien peintes, ce M. JOHN S. SARGENT, dont le tableau est à coup sûr un des plus originaux qu'il y ait au SALON de 1882.

Le jeune artiste, né en Italie, de parents américains, élève de Carolus Duran, et qui me semble avoir longtemps habité la patrie de Velasquez et de Murillo, a, comme on le voit, dans le sang et dans la vie tous les éléments d'un talent composite, —

(1) Un *mâle,* un homme véritable.

et l'on s'en aperçoit peut-être à ses œuvres.—Avoir fait un tableau comme celui que nous reproduisons ici, c'est assez pour se voir mis hors de page — et hors de pair. — Son succès est très vif auprès du public éclairé ; plus vif encore auprès des artistes.

Le tableau, très saisissant, qu'il a rapporté d'Espagne, et qu'il n'aurait certes pas inventé dans un atelier du boulevard de Clichy, — ni même des Batignolles, — nous représente le *Jaleo*, une des danses favorites des Gitanas, et le peintre, doublé d'un touriste, est allé l'étudier sur place dans quelque *Gitaneria* de Grenade, où il a surpris ses acteurs sur le fait. La femme qui exécute le *Jaleo* est éclairée d'en bas, comme par la rampe d'un théâtre. Sa danse endiablée est bien celle du pays des ballerines. Le corps est vivant comme la tête. Les guitaristes — hommes et femmes — qui rythment et accentuent son mouvement projettent sur le mur des ombres puissantes, et, tel qu'il est, le tableau vous arrête au passage.







ALEXANDRE SÉGÉ

LES CHATAIGNIERS DE BEAUVOIR

ALEXANDRE SÉGÉ est à coup sûr un des plus grands paysagistes de notre époque — et, je ne crains pas de le dire, le plus consciencieux. — La nature est pour lui l'objet d'un culte sincère et pieux : il éprouve une émotion véritable quand il prend ses pinceaux pour la peindre. Il ne se contente pas d'en étudier l'aspect, le rythme et le balancement de ses grandes lignes, les accidents de ses terrains, la silhouette fière ou gracieuse de ses productions.

Tout cela ne lui suffirait point. Il faut encore qu'il

pénètre dans le plus intime de ses secrets; qu'il surprenne son âme; qu'il l'exprime dans son œuvre, et la rende visible à nos yeux.

On n'arrive point à un tel résultat sans effort; c'est au contraire la récompense d'un long travail, — de ce *Labor improbus* dont parlaient toujours les anciens, et qui avait le privilège de surmonter tous les obstacles : *omnia vincit!*

Le paysage que M. Alexandre Ségé expose cette année, les *Châtaigniers de Beauvoir* (dans le Loiret), est un des meilleurs qu'il ait jamais signés. Au premier plan, les *châtaigniers*, formant un bouquet superbe; les basses branches encore plongées dans l'ombre et la fraicheur de l'aube et les hautes cimes déjà baignées dans la pure lumière matinale. Au loin, la rivière se perd dans la campagne, qu'elle brode de ses méandres argentés. Tous les détails de cette vaste composition révèlent une habileté consommée; toutes les relations des valeurs sont observées avec une science infinie, et ceux-là même qui ne jugent point avec un sens critique affiné emportent de cette belle et vaste composition une impression de calme auguste et de majestueuse sérénité. Ségé fait grand comme la Nature même.





ÉDOUARD TOUDOUZE

LE TRIOMPHE DE DIANE

Édouard TOUDOUZE est un de ces vaillants artistes dont on aime à suivre les travaux. Il intéresse la critique consciencieuse par la variété de ses œuvres. C'est un curieux et un chercheur ; à coup sûr, un des plus érudits parmi ceux de sa génération, et qui trouve le moyen de contenter les autres, sans se contenter lui-même. Un peu archaïque parfois, ce qui est loin de nous déplaire, et ce qui lui rend, sans peut-être qu'il s'en doute, l'originalité plus facile.

M. Édouard Toudouze a tenté d'ingénieuses et piquantes restitutions de toutes les époques. La RENAISSANCE ne lui est pas moins familière que le XIXe siècle, et il ne craint pas de s'enfoncer dans les profondeurs du MOYEN AGE.

Aujourd'hui, il remonte encore plus haut dans le passé, et il nous emmène avec lui dans cette antiquité mythologique, telle que l'ont créée les poètes de la Grèce, Hésiode, Homère et leurs descendants, qui l'entrevirent dans leurs rêves, sereine, lumineuse et gaie, trop jeune pour agiter, comme le monde chrétien, le sombre problème de la destinée umaine.

Le PARIS-SALON reproduit une des œuvres les plus importantes de l'artiste : un grand plafond qui nous représente le *Triomphe de Diane* — ou, pour mieux dire, de *Phœbé*, puisqu'ici nous la voyons au ciel, jouant le rôle de souveraine de la nuit et de reine des astres, la flamme au front et le sceptre à la main, entourée d'un cortège de génies aériens, qui voltigent autour d'elle et qui répandent dans toutes les parties de cette vaste toile l'animation et le charme de la vie.





JACQUES WAGREZ

LE QUADRIGE DE L'AMOUR

LACE, messieurs et mesdames ! Arrière, bourgeois, vilains et manants ! Prenez les trottoirs, et faites la chaussée libre.

Laissez passer le *Quadrige de l'Amour* !

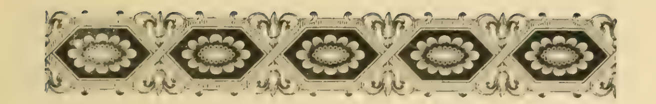
C'est M. Wagrez qui a fourni l'attelage, et il l'a choisi digne du dieu qui remplit ici les fonctions de cocher. Ce ne sont ni des moineaux comme au char de Vénus, ni des tigres comme à celui de Bacchus, ni des dauphins comme à la conque nacrée d'Amphitrite, reine des mers.

L'Amour veut mieux que cela, et on lui donne ce qu'il veut. C'est à quatre jeunes et jolies filles qu'il impose son joug, — ce sont elles qu'il conduit à grandes guides, — *four-in-hand*, — en les fouaillant sans pitié — le cruel — de sa lanière sifflante.

M. Jacques Wagrez a su varier fort habilement leurs mouvements et leurs attitudes. Nulle monotonie. Les deux vierges folles qui occupent le milieu du quadrige précipitent leur course insensée. La troisième, à droite, qui tient à la main la fleur menteuse qui trompa tant de filles, la marguerite au cœur d'or et à la collerette d'argent, se retourne pour regarder l'Amour, qui ne la regarde point, et la quatrième arrache aux basses branches d'un pommier une de ses fleurs blanches et roses. Tout cela est vif, hardi, d'un bel élan, et d'une coloration pleine de fraicheur et d'éclat.

L'Amour de M. Wagrez n'a rien de l'Éros antique. C'est un moderne, bien campé, bien découplé, et remplaçant les flèches et le carquois par un fouet, comme pour nous faire mieux comprendre comment il faut traiter les femmes — quand on en a quatre !





JULES WORMS

UN ÉCRIVAIN PUBLIC

Je ne me suis jamais permis de demander à M. Jules Worms son extrait de baptême; je ne suis même pas absolument certain qu'il en ait un; mais si cette pièce rarissime et que, j'en suis sûr, les amateurs payeraient cher, existe réellement, elle doit être signée d'un curé de Grenade ou d'un chanoine de Séville ou de Cordoue.

Oui, c'est bien l'Espagne picaresque, amoureuse et un peu folle de *Gil-Blas* et de Lesage qu'il fait revivre dans ses tableaux.

Le Paris-Salon aurait donc manqué à tous ses devoirs s'il n'avait point présenté à ses lecteurs une petite Espagne d'après le plus Espagnol de tous les peintres. Nous ne craignons pas de dire qu'il l'a bien choisie.

Cela s'appele l'*Ecrivain public*, et il a fort à faire en Espagne, le fonctionnaire éminent qui porte ce titre. C'est qu'en effet toutes les manolas qui jouent de la prunelle et de l'éventail avec tant de grâce et de succès, depuis Barcelone jusqu'à Séville, seraient quelque peu embarrassées s'il leur fallait du jour au lendemain passer à l'hôtel de ville leur examen supérieur. Elles ont souvent beaucoup de choses à vous dire, et elles vous le disent fort bien; mais, s'il s'agit de le *coucher par écrit*, leur embarras commence, et il est parfois grand. Il faut bien, alors, s'adresser à l'intermédiaire complaisant et discret.

C'est ce que fait la jeune femme si joliment mise en scène par M. Jules Worms. Je plains l'infidèle à qui elle s'adresse, car la colère brille dans ses yeux noirs, et il pourrait bien arriver que ce soir l'éventail cédât la place au poignard! Voilà, mon cher Worms, qui est fort bien observé vraiment!



